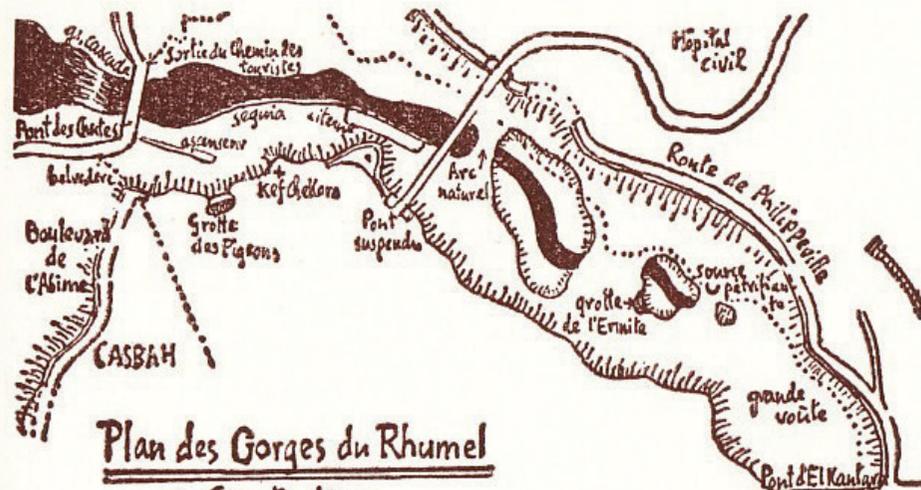


# L'épopée des Gorges du Rhumel constantinoises

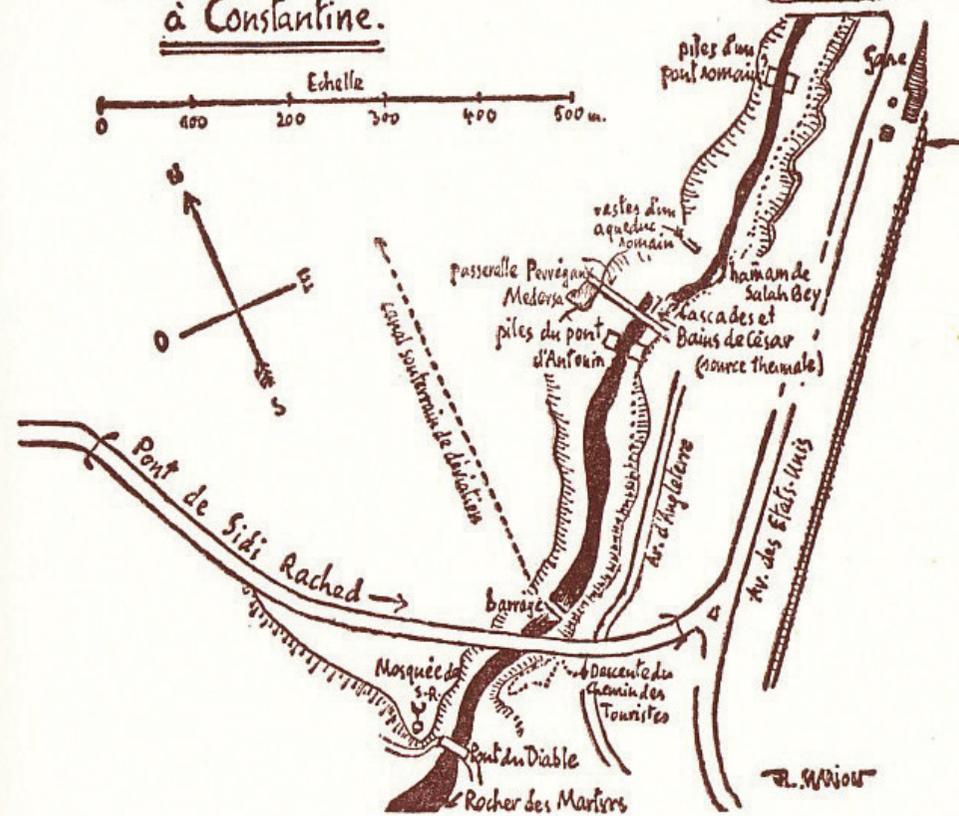
par A. MARION

illustrations  
de l'auteur

Edité par « La Dépêche de Constantine »



Plan des Gorges du Rhumel  
à Constantine.



R. Marion

## INTRODUCTION

**C**ONSTANTINE, sans les gorges du Rhumel, ne serait pour ainsi dire pas Constantine.

C'est au pittoresque de ses gorges que la ville du Rocher doit sa réputation de premier site touristique de l'Algérie.

C'est le gouffre jadis infranchissable de ses gorges enserrant la cité « comme la bague le doigt » — ainsi que l'a si bien dit le poète local Achmed El Mobra — qui a fait de Constantine une forteresse naturelle jadis redoutable, et, pour la même raison, l'une des plus anciennes, peut-être la plus ancienne ville de l'Afrique du Nord. L'homme a habité ce site privilégié depuis les premiers âges préhistoriques jusqu'à nos jours, ce qui constitue un fait humain assez exceptionnel.

A l'époque moderne, la sauvage et grandiose beauté du décor est devenue une attraction touristique de réputation mondiale.

D'innombrables visiteurs de presque tous les pays du monde (et, parmi eux, même des Constantinois) sont descendus dans l'enfer dantesque de ces gorges dûment vantées dans les guides et les prospectus de voyage. Il faut lire les réflexions enthousiastes de ces pèlerins de l'abîme dans le livre d'or d'un des grands hôtels de notre ville. L'on peut en trouver d'autres échos dans les récits de voyage d'hommes de lettres célèbres, échos recueillis par M. P. Alquier dans son « Guide de Constantine » paru à l'occasion du Centenaire de 1930.

Dans cet opuscule on relève parmi d'autres les noms de Gustave Flaubert qui, en 1858, fit dans les gorges une promenade équestre ; ceux d'Alexandre Dumas, de Guy de Maupassant, de Théophile Gautier (auteur d'un sombre drame constantinois, « La Juive ») et de Louis Bertrand à qui nous devons de nombreuses relations de voyages en Algérie (« Les Villes d'Or », 1921).

Mais les gorges du Rhumel sont bien autre chose encore qu'un captivant sujet d'intérêt touristique et géographique :

On y respire une atmosphère très particulière tissée d'histoire et de destinée humaine du fait qu'elles ont recueilli des vestiges de sept civilisations successives (berbère phénicienne, romaine, byzantine, arabe, turque et française) dont, au cours des millénaires, les assises se sont superposées sur le large dos de cet illustre vieux Rocher. Sorte de géant Atlas tout courbé par l'âge, il exhibe fièrement ses mille cicatrices, témoins glorieux d'une histoire aussi longue que mouvementée. La célébrité de ce rocher est telle que les Constantinois le considèrent comme une personnalité locale de premier plan dont le nom s'écrit avec une majuscule et que l'on ne mentionne jamais sans une légitime fierté.

C'est pourtant surtout à son gouffre que « le Rocher » doit sa plus large part de renommée.

A toutes les époques bien des existences humaines ont trouvé au fond des gorges leur terme fatal ; soit que l'abîme ait servi à l'exécution de condamnés (comme ce fut le cas aux époques antique, vandale et surtout turque), soit que des mains criminelles y aient poussé des victimes encore vivantes ou déjà mortes, soit qu'il s'agisse d'épaves humaines en proie à la hantise de l'abîme qui les délivrait des tourments de la vie.

Il y a enfin les guerriers trépassés au cours des combats autour de la cité, qui, d'après la tradition locale, aurait subi pas moins de quatre-vingts sièges ! L'histoire en a enregistré une bonne vingtaine, ce qui est déjà suffisamment exceptionnel. Les victimes ont sans doute été assez nombreuses pour qu'on soit tenté d'accorder quelque crédit à une autre tradition locale affirmant que les femmes constantinoises ont conservé jusqu'aujourd'hui une vêtue plus simple et sombre en signe de deuil pour tant de maris et fils tués au cours des sièges, guerres et invasions des temps passés.

S'il est vrai — comme l'affirment spiritistes et théosophes — que les victimes de mort violente subissent l'attraction fatale du lieu de leur

trépas, en quel nombre ces âmes errantes doivent hanter les gorges et leurs abords !

Au merveilleux romantique du site, dont la sauvagerie inspira à Maupassant le qualificatif « infernal », s'ajoute donc le halo quelque peu macabre tissé par toutes ces pitoyables épaves humaines que charrient dans l'abîme les eaux boueuses du Rhumel dont le nom même dérive d'ailleurs d'un terme arabe désignant non pas l'eau du fleuve mais les alluvions (sables et matériaux divers) qu'il entraîne.

Torrent jadis impétueux avec des crues de printemps et d'automne montant parfois, comme en 1898, jusqu'au tiers des falaises, le Rhumel d'aujourd'hui n'est plus, la plupart du temps, qu'un filet d'eau plus ou moins nauséabonde et qui n'évo-

que plus du tout « la grande rivière portant bateau » vue et décrite par le géographe arabe El Bekri au 11<sup>me</sup> siècle.

Mais il était dans la nature des choses que l'homme moderne, avide et habile à s'asservir les forces de la nature, ait songé à dompter aussi celles du Rhumel : captées par un petit barrage au-dessous du pont de Sidi-Rached — qui représente une autre belle victoire de l'homme sur le gouffre — les eaux du fleuve furent détournées par un canal perçant les entrailles mêmes du Rocher et aboutissant à l'usine hydroélectrique en aval des gorges. Les fureurs d'antan du Rhumel — elles aussi parfois meurtrières — ne sont donc plus qu'un mauvais souvenir, et le sombre abîme, jadis si redoutable, est devenu source de force et de lumière.



**NOTE DE L'AUTEUR :** Choisir les gorges du Rhumel comme sujet à un moment où, à cause des événements, le fameux Chemin des Touristes est interdit aux visiteurs, peut sembler inopportun. Mais la cité du vieux Rocher a connu au cours des âges tant de vicissitudes et de bouleversements toujours heureusement surmontés que l'on peut fermement espérer le retour de temps plus calmes qui ramèneront aussi les visiteurs.

Que ceux qui ne peuvent provisoirement plonger dans l'allucinant monde des gorges que des regards chargés d'envie, trouvent ici, en attendant, de quoi distraire agréablement leur pensée et leur imagination hantée par les mystères de l'abîme.

## LA LUTTE DE L'EAU ET DE LA ROCHE

**D**ANS les regards admiratifs des non-initiés qui explorent le monde souterrain des gorges du Rhumel, on peut lire la même question :

Quelles sont les origines de cet étrange phénomène topographique ? Œuvre de Titans des âges mythiques ? Ou est-ce la seule nature qui façonna cette merveille ? Si c'est elle, combien de millénaires a-t-elle put mettre pour façonner ce chef-d'œuvre ?

Aprement discuté entre géologues, géographes et archéologues, le problème des gorges du Rhumel a fait couler des flots d'encre et provoqué mainte controverse, ce qui n'est pas étonnant pour un objectif stratégique autour duquel l'on s'est tant battu au cours des siècles. Il en résulte une littérature scientifique nullement inférieure en intérêt et en volume à celle des auteurs d'impressions de voyage.

A la veille de la prise de Constantine en 1837, l'archéologue Dureau de la Malle, chargé d'étudier le terrain pour des raisons stratégiques, émit dans « Recueil de renseignements pour l'expédition de Constantine » l'hypothèse pour la moins surprenante que les rois numides, Massinissa ou Micipsa (2<sup>me</sup> siècle avant notre ère) avaient détourné le Rhumel pour compléter les ouvrages défensifs de leur capitale Cirta mentionnés par le géographe grec Strabon.

En 1907, Léonce Joleaud, professeur à la Faculté de Paris et chargé de collaborer à la carte de l'Afrique, étudia le problème des gorges, mais ce n'est que plus tard qu'il exposa une théorie revue et mieux documentée dont on peut trouver l'essentiel dans les premières pages de l'Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie de Constantine de 1937 (Annuaire du Centenaire).

Avant paru entre temps le *g'* de de Constantine de M. Alquier (1930) qui s'inspire des premières hypothèses de Joleaud pour expliquer la formation des gorges (chap. I.) et, en 1932 et 1933, une étude de M. A.E. Mittard, professeur à l'École Normale de Constantine « A propos du rocher de Constantine », publiée par la « Dépêche de Constantine » du 18 juillet 1932, et dans la « Revue de géographie alpine » (fasc. 1, 1933).

Ce serait fatiguer le lecteur que d'entrer dans le détail de toutes les discussions au sujet de la formation des gorges. On y voit s'affronter finalement deux hypothèses principales :

**I. L'HYPOTHESE DE LA SURIMPOSITION OU EPIGENIE** selon laquelle le Rhumel aurait commencé à creuser son lit dans une couche de sédiments recouvrant jusqu'à la fin du Tertiaire le rocher actuellement dénudé. Après avoir percé ces formations superficielles, le fleuve aurait tout naturellement continué à creuser

son lit dans la roche vive, ce qui, après le déblayage des sédiments par l'érosion, aurait abouti à l'aspect actuel des gorges et du Rocher.

**II. L'HYPOTHESE DES CAPTURES.** part de la difficulté éprouvée par les défenseurs de la « surimposition » d'expliquer l'existence des voûtes naturelles sous lesquelles le Rhumel s'engouffre. Si la roche a été sciée de haut en bas par le lent travail d'approfondissement du Rhumel, pourquoi les voûtes n'auraient-elles pas été coupées elles aussi ?

Pour étayer la surimposition il fallait donc recourir à une hypothèse auxiliaire pouvant expliquer ces voûtes. On croyait l'avoir trouvée en les déclarant formées de travertin (un précipité du calcaire sous l'action du gaz carbonique des eaux d'infiltration).

Mais cette théorie, adoptée d'abord par Joleaud et, à sa suite par Alquier et le géographe Augustin Bernard (« l'Afrique septentrionale », p. 206 et suiv.) enfin partiellement aussi par Mittard, ne résiste pas à un examen plus attentif de la roche des voûtes. Sans doute, le travertin ne manque pas dans les gorges : on en trouve à la cascade près des « Bains de César » ; il y en a, plus loin, à l'entrée et sous la grande voûte où il forme de pittoresques draperies de stalagmites et de stalactites et même un bassin en gradins auréolés où se jette une source pétillante. On en trouve enfin autour des orifices des parties souterraines des gorges où le travertin a fait soudure ; mais les voûtes elles-mêmes sont indiscutablement constituées de roche calcaire vive et massive.

C'est pourquoi M. Joleaud, obligé d'abandonner l'hypothèse de la surimposition, en adopta une nouvelle, plus compliquée peut-être, mais seule plausible (voir l'An-

nuaire de 1937) et qui peut se résumer comme suit :

**I.** Jusqu'à la fin du Tertiaire le Rhumel coulait directement du Polygone (voir croquis p. 3) par les vallées du Hall El Mardj et de l'Oued Mellah jusqu'au pont actuel d'Aumale. Au Polygone, il recevait le Bou Merzoug qui, devant la face sud du Rocher de Constantine, s'élargissait en nappe lacustre. Ce que nous appelons aujourd'hui le Rhumel contournait donc le Rocher dans une direction nord-ouest.

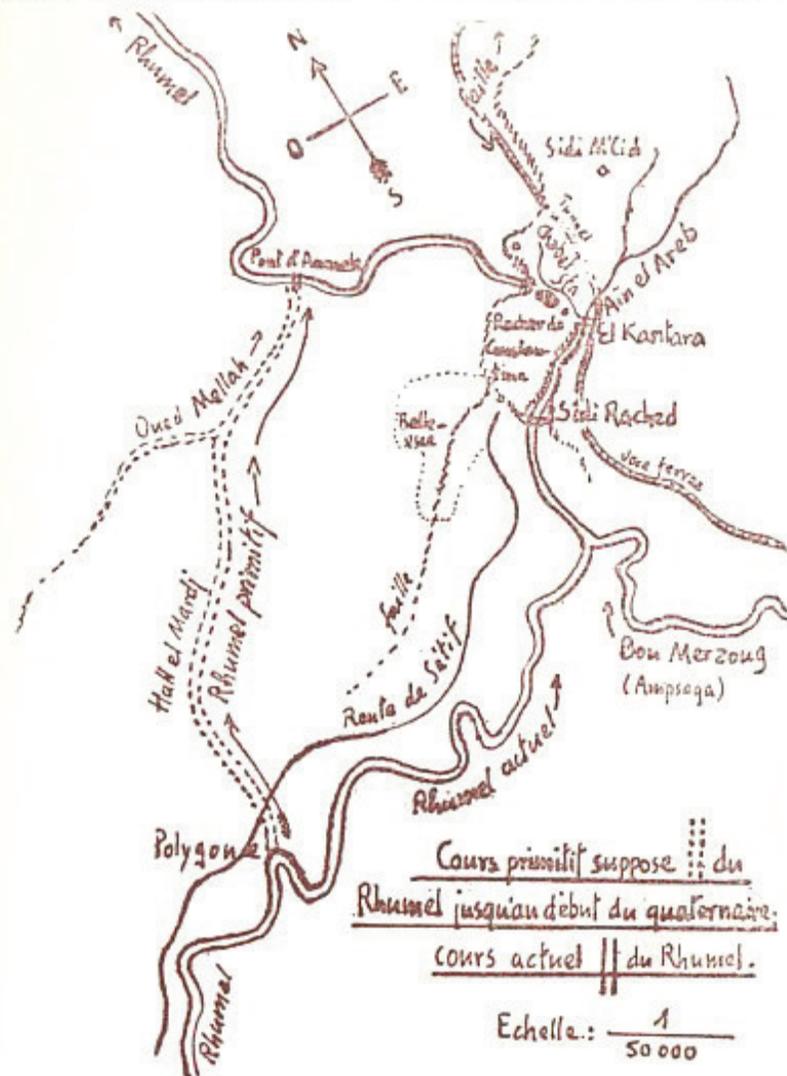
**II.** A la fin du Tertiaire le niveau de la Méditerranée s'abaissa, ce qui imposa au Rhumel qui s'y jette à l'Est de Djidjelli un surcroît de creusement de son lit vers l'amont (érosion recrudescente). Le rocher de Constantine, redressé à la même époque par le plissement alpin et faillé en maint endroit fut creusé plus activement : en surface par un torrent, l'Aïn El Arab (gros du Chabed Sfa) descendant du Djebel Ouache et coulant dans la direction Nord-Sud pour se jeter dans la nappe lacustre du Bou Merzoug. L'Aïn el Arab se dirigeait donc en sens inverse du Rhumel actuel dont il ébauchait le futur lit en surface du Rocher. Simultanément, ce dernier était creusé souterrainement par l'infiltration des eaux de l'Aïn el Arab (érosion dite « Karstique »). Ce double travail d'érosion explique le profil actuel des gorges qui, à mi-hauteur, comporte un palier si bien taillé sur toute la longueur des gorges qu'on a pu y établir, rive droite, le fameux « Chemin des Touristes », et, rive gauche, des cultures en terrasse (tomates et chrysanthèmes) près des gorbis troglodytes entre la Médersa et le pont d'El Kantara.

Le redressement du rocher de Constantine eut encore un deuxième effet d'une importance ca-

pitale : La grande faille de coupure le long de toute la face nord du Rocher se prolongeait en direction du Polygone et le dénivèlement qui en résultait suffit pour couper à cet endroit l'ancien cours du Rhumel, de sorte que le fleuve, capté par son affluent, le Bou Merzoug, vint se jeter conjointement avec ce dernier dans le lac baignant l'extrémité Sud du Ro-

cher, ainsi que dans le défilé souterrain formé par les infiltrations de l'Aïn el Areb dans le rocher de Constantine.

III. Peu à peu, l'Aïn el Areb et son affluent, le Chabet Sfa, furent captés verticalement par le Rhumel engagé dans le défilé. Les voûtes séparant les deux eaux finirent par s'écrouler totalement



sur le parcours Sidi-Rached-El Kantara parceque, sur ce parcours, l'épaisseur de la roche était, et est encore, inférieure de 66 mètres à celle mesurée à la sortie de Sidi-M'cid (altitude 200 mètres).

Entre El-Kantara et Sidi-M'cid, la voûte plus épaisse a mieux résisté et, vu le ralentissement de l'action érosive des eaux, se trouve conservée avec son pittoresque aspect actuel.

IV. Au début du Quaternaire, un effondrement accompagné du jaillissement de sources chaudes venues d'une profondeur de plusieurs milliers de mètres ouvrit largement la sortie des gorges en amont de la grande cascade. Cet événement relativement récent explique la verticalité des falaises à cet endroit que l'érosion a à peine commencé à entamer. L'une des roches surplombantes est devenue pour cette raison la « roche Tarpéienne » ou le fameux « Rocher du sac » d'où l'on précipita plus tard les condamnés à mort.

La durée de l'épopée géologique des gorges peut être évaluée à plus d'une centaine de millénaires et, comme nous venons de voir, elle comporte des péripéties multiples et compliquées.

Le héros principal de cette lutte épique contre la roche est l'eau, protagoniste inconscient, incroyablement patient et lent, mais doué d'un dynamisme auquel aucune roche, même plus dure que les perméables calcaires constantinois, ne saurait résister.

Si l'artiste se plaît à admirer le prodigieux chef-d'œuvre résultant des seuls effets sculpturaux de l'érosion par l'eau, l'historien peut amplement satisfaire sa curiosité des faits humains en étudiant les conséquences d'une importance capitale que ce labeur titanesque de la nature devait avoir pour les destinées des futurs habitants du site constantinois.

L'envergure du fossé des gorges allait imposer à ceux-ci une autre lutte, moins longue et moins patiente, mais bien plus spectaculaire que la première : La lutte de l'homme contre l'abîme.